



ÉBULLITION

Un carrefour pour les fans de metal

Mad3music est une association qui organise des manifestations et tient à jour un site internet dédié au rock metal. Entretien avec deux de ses animateurs, avant un concert bullois. > 31

SORTIR
CE WEEK-END

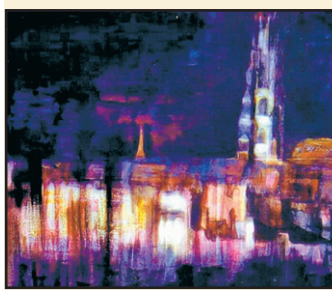
À L'AFFICHE



CHANSON
Bénabar, c'est complet

La tournée de Bénabar en Suisse romande affiche complet depuis belle lurette. Toujours inspiré lorsqu'il s'agit d'emballer une salle, le chanteur français (PHOTO VINCENT MURITH) a séduit le public gruérien lors de ses différents passages aux Francomanias. Pas étonnant que les 770 fauteuils de la salle CO2 de La Tour-de-Trême aient trouvé preneurs en quelques jours. Agendé vendredi, le triomphe de Bénabar sera précédé par le tour de chant du Neuchâtelois Robert Sandoz. Pour les inconditionnels de Monsieur «Y'a une fille qu'habite chez moi», sachez enfin que le premier album de l'artiste («La p'tite monnaie», 1997, distr. Disques Office) vient d'être réédité, avec un livret de partitions en prime. ViC > Ve 20 h 30 La Tour-de-Trême Salle CO2.

EXPOSITION
Paysages en damiers



Julien Victor Scheuchzer peint Fribourg, la Gruyère et d'autres paysages qui lui sont chers, ou des nus. Il expose à la Galerie Osmoz à Bulle jusqu'au 26 mars 2006. L'artiste, qui travaille à l'acrylique sur toile, applique la matière avec bonheur et générosité à la spatule. Sa recherche esthétique l'amène à traiter schématiquement ses paysages en damiers colorés. Il aime les contrastes de la lumière dans la nuit ou la pénombre. Son expressivité se fait de plus en plus libre et vivante.

La cathédrale de Fribourg est la première œuvre de cette veine qu'il poursuit avec des paysages montagneux, espaces imaginaires de damiers ou des nus. Julien Victor Scheuchzer est également un illustrateur. Il accroche quelques encres et aquarelles au dessin vif. Chacune raconte une petite histoire dans un site connu du canton. MDL > Sa 17 h à 19 h 30 Bulle (vernissage) Galerie Osmoz, rue de Vevey 29.



Mariana Rewerski: «Trente ans, c'est le moment idéal, où la sensualité s'épanouit chez une femme.» ALAIN WICHT

Maria, ou la métaphore du tango argentin

LE MONDE EN FÊTE • La mezzo argentine Mariana Rewerski et l'ensemble Triade jouent au Nouveau Monde «Maria de Buenos Aires», l'opéra-tango de Piazzolla. Interview.

PROPOS RECUEILLIS PAR ELISABETH HAAS

La mezzo léger argentine Mariana Rewerski entre pour la première fois sur scène dans la peau de «Maria de Buenos Aires», l'héroïne de l'opéra-tango d'Astor Piazzolla. Sur le texte surréaliste de Horacio Ferrer, elle incarne samedi au Nouveau Monde la métaphore mythique du tango argentin. Aujourd'hui installée à Milan pour les besoins de sa carrière de chanteuse d'opéra, elle a ce charme sensuel et magnétique du tango, un milieu qu'elle connaît bien pour avoir grandi à Buenos Aires.

Mis en scène par Alain Bertschy (dont c'est la première scénographie) et arrangé pour l'ensemble Triade par son clarinettiste Alain Chavaillaz, «Maria de Buenos Aires» réunit Christophe Rody (flûte), Marc Paquin (violon), Orfilia Saiz Vega (violoncelle) et Atena Carte (piano). Au côté de Mariana Rewerski, le ténor argentin de tango Daniel Garcia interprète El Duende. Des danseurs de tango et des figurants étoffent l'opéra, créé dans le cadre du festival «Le Monde en fête», dédié cette année à l'Argentine.

Mariana Rewerski, est-ce difficile d'aborder le rôle de Maria?

Pas vraiment. J'ai la chance d'évoluer dans une mise en scène très riche, ce qui m'a beaucoup aidée dans mon interprétation de Maria. Alain Bertschy m'a donné la possibilité de chercher des couleurs, des émotions et de faire un travail corporel. Comme création musicale, Maria, c'est à la fois le tango, la ville de Buenos Aires et une femme. Dans le premier acte, je joue une prostituée, qui est à la fois la poupée d'El Duende, de Piazzolla et de Ferrer. J'ai beaucoup travaillé sur l'interprétation. La musique m'aide aussi beaucoup. Quand j'entends Piazzolla, je vois Buenos Aires.

Vous venez vous-même de Buenos Aires, la ville du tango...

Je suis née et j'ai vécu toute ma vie là-bas. Pour moi c'est un honneur d'interpréter Maria et de faire connaître cette musique. C'est un opéra très peu joué en Argentine. Piazzolla n'était pas très aimé à Buenos Aires, parce que son tango n'était pas traditionnel. C'est plutôt

un produit d'exportation. Il plaît beaucoup à l'extérieur. Je me sens comme une ambassadrice de l'Argentine.

Qu'est-ce que représente le tango pour vous?

Il fait partie de moi, de ma culture, de ma tradition, de mon enfance aussi. Je me souviens que mon père écoutait beaucoup la radio. Il connaissait toutes les voix des chanteurs de tango. Mon grand-père m'a aussi appris des chants quand j'étais enfant. En fait je n'ai pas eu de formation spécifique au tango, j'ai fait des études de chant lyrique. Mais à Buenos Aires, on écoute et on chante beaucoup de tango. Donc je sais le chanter.

La technique du tango n'est pourtant pas la même que celle d'une chanteuse lyrique...

«Maria de Buenos Aires» est un opéra, je pense que Piazzolla n'a pas spécialement voulu une interprète de tango. Il a écrit le rôle pour Amelita Baltar, une chanteuse qui a beaucoup de graves mais pas une grande tessiture. J'ai dû m'adapter. Mais je sens l'esprit du tango.

«Maria de Buenos Aires», c'est en 2004 un CD et une série de concerts avec l'ensemble Triade. Que représente la version scénique? C'est l'aboutissement de notre travail. Le projet a grandi, il est maintenant mûr. Pour moi, c'est aussi une très belle opportunité de donner tout ce que j'ai à travers le tango, à travers cette musique. Evidemment, c'est un plaisir de travailler avec l'équipe qui m'entoure.

Vous avez trente ans. Est-ce l'âge idéal pour interpréter Maria?

Quant tu as trente ans, tu te sens plus mûre, plus libre aussi, mais tu es encore jeune. C'est un moment génial. Pour moi, c'est idéal que l'aventure de «Maria de Buenos Aires» se passe maintenant. Maria est un rôle très sensuel, il faut beaucoup donner dans la sensualité. Si j'avais été plus jeune, j'aurais été plus timide et moins libre. Trente ans, c'est le moment idéal, où la sensualité s'épanouit chez une femme. I

> Sa 20 h Fribourg Nouveau Monde, Moncor. FT 026 350 11 00. Egalement les 17, 18 et 19 février. Programme complet du Monde en fête en page agenda.

Une mère suspendue par les cheveux

THÉÂTRE • L'étonnant «Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta» est adapté à la scène.

FLORENCE MICHEL

Aglaja Veteranyi s'est donné la mort à 40 ans, en février 2002 à Zurich. Comédienne, écrivaine, elle disait avoir choisi «l'humour noir à la place des antidépresseurs». Cette thérapie par l'expression artistique a abouti, en 1999, à un premier livre qui connut un grand succès en allemand: «Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta».

Dans ce récit à la première personne, aux phrases brèves et au verbe coloré, Aglaja Veteranyi dépeint son enfance chaotique qui commence en Roumanie. Le père est clown dans un cirque, mais pas drôle du tout pour sa famille. La mère est «la femme aux che-

veux d'acier», suspendue en haut du chapiteau. La sœur, abusée par le père, s'automutile pour échapper à son destin. En 1967, la tribu fuit la Roumanie de Ceausescu et s'installe en Suisse.

L'enfant qui cuit dans la polenta, c'est celui d'un conte mystérieux que sa sœur répète à la petite Aglaja pour calmer son angoisse: «Si je me représente l'enfant en train de cuire dans la polenta, et comme il a mal, je ne suis pas obligée de penser que ma mère pourrait tomber de là-haut», dit-elle. En 2004, à la parution du livre en français (Ed. d'En Bas), la comédienne fribourgeoise Isabelle Loyse Gremaud est en-

voûtée: «Je l'ai lu en une nuit, ai contacté l'éditeur pour les droits, cherché un metteur en scène. J'avais depuis longtemps envie d'un monologue.» Le Lausannois Jean-Claude Issenmann sera l'homme de la situation.

«Nous avons coupé dans le texte pour nous focaliser sur la base du mal-être d'Aglaja Veteranyi», explique Isabelle Loyse Gremaud qui dévoile le spectacle ce soir à Treyvaux. «Dans ce texte, j'aime le rapport au monde de l'enfance, les souvenirs de cette famille déglinguée, les superstitions enfantines, l'univers du cirque.» I

> Je, ve, sa 20 h 30, di 17 h Treyvaux L'Arbanel. Rés. Fribourg Tourisme 026 350 11 00.

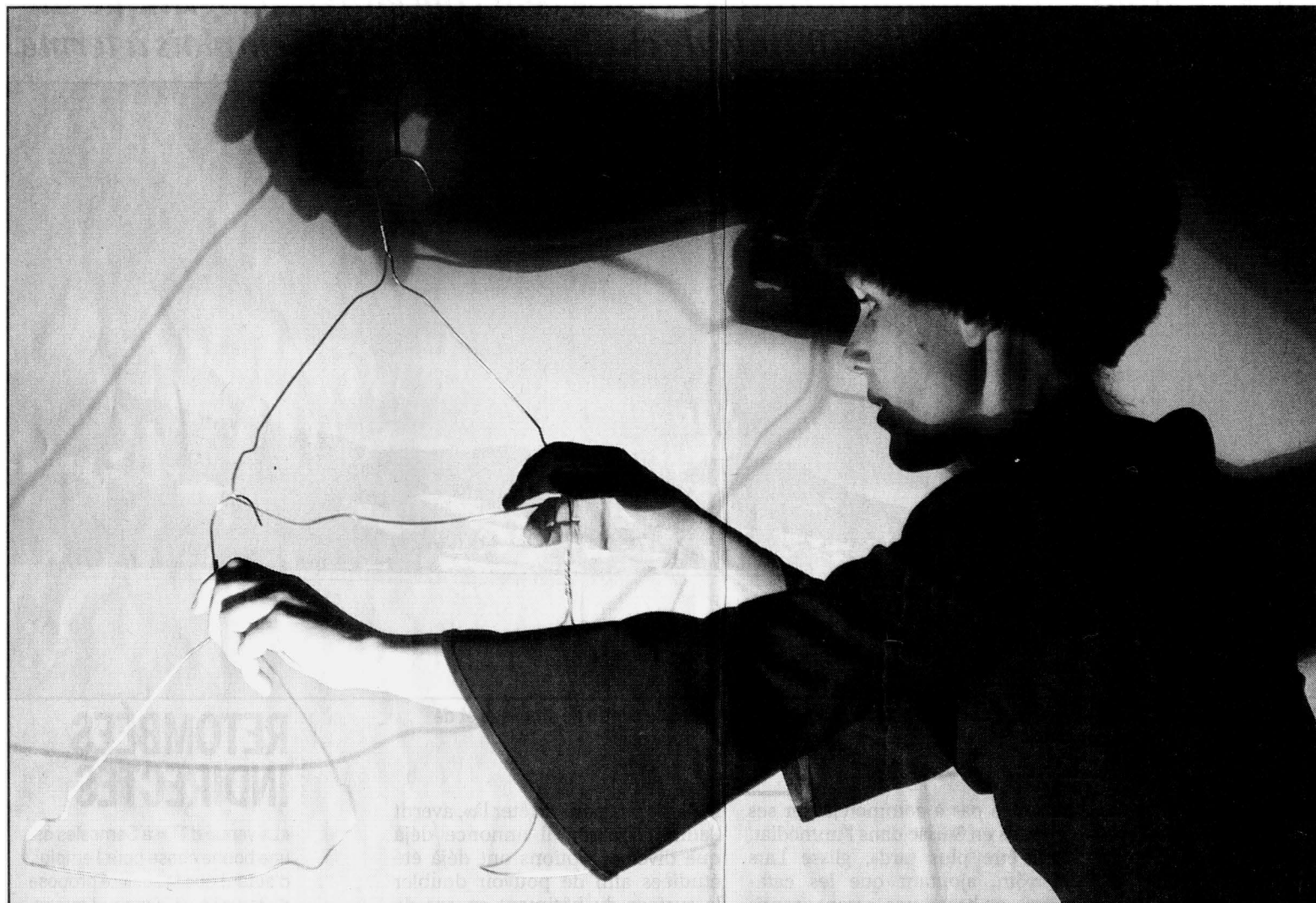


Isabelle Loyse Gremaud sera dès ce soir sur la scène de L'Arbanel. JEAN-CLAUDE ISSENMANN



«Une voix qui vient de nulle part»

CRITIQUE • *Sobre et intense, Isabelle-Loyse Gremaud incarne la narratrice de «Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta». Mise en scène délicate de Jean-Claude Issenmann.*



Isabelle-Loyse Gremaud dans un monologue à découvrir ce week-end à L'Arbanel. VINCENT MURITH

FLORENCE MICHEL

Un monologue où la voix d'une fillette angoissée se fait entendre, une fillette devenue grande qui raconte... Il y a trois semaines à l'Espace Nui-thonie, c'était «Marie, prénom d'emprunt». Ce week-end à L'Arbanel, c'est une autre création fribourgeoise, «Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta».

Publié en 1999 à Zurich, le roman d'Aglaja Veteranyi («La Liberté» d'hier), Roumaine réfugiée en Suisse dans les années 60, avait plusieurs fois été lu en public, en allemand et en français. Le voici adapté à la scène, incarné.

Tendresse et colère

En coupant des passages pour réduire la durée du monologue, la comédienne Isabelle-Loyse Gremaud et le metteur en scène Jean-Claude

La narratrice dit «je» pour plonger dans les souvenirs d'une enfance déglinguée

Issenmann ont soigneusement gardé l'essentiel de ce texte qui semble fait pour le théâtre avec sa langue immédiate, imagée et pleine d'humour. La narratrice dit «je» pour plonger, au présent, dans les souvenirs d'une enfance déglinguée.

«Tout à coup ça déborde»

Tout est-il véridique dans ces portraits cocasses de parents négligents – père clown et menteur, mère acrobate suspendue au chapiteau par les cheveux? Peu importe. Tout est vrai

comme peuvent l'être les souvenirs, mêlant tendresse et colère, quand trente ans ont passé et qu'on exorcise avec une ironie douloureuse.

Petits films ringards

Le décor est celui d'une chambre d'hôtel. Sobre comme le ton sur lequel Isabelle-Loyse Gremaud raconte. «J'ai voulu une voix qui vient de nulle part. Tout à coup ça sort, ça déborde», explique la comédienne. La colère n'explosera qu'une fois, dans un nuage de cette craie avec laquelle la narratrice trace des signes sur le sol-tableau noir.

Puis la comédienne devient la grande sœur qui rassure la petite (une poupée nue et échevelée) avec l'histoire de l'enfant qui cuisait dans la polenta. Il doit avoir tellement mal, lui, qu'il lui fait oublier l'angoisse de voir sa mère s'écraser sur le sol.

Dans une des autres bonnes idées de cette mise en scène délicate, un film en super-8 d'une famille fribourgeoise, dans les années 70, montre des enfants insoucians qui gambadent et jouent tandis que devant l'écran, la narratrice évoque les petits films ringards dans lesquels son père les faisait jouer. Un goût de bonheur jamais attrapé.

Isabelle-Loyse Gremaud incarne avec intensité cette femme déracinée dans laquelle la fillette abandonnée par père et mère est si présente. «Toute la journée, j'attends la nuit»... Une phrase récurrente d'autant plus poignante qu'en février 2002, à 40 ans, Aglaja Veteranyi s'est donné la mort. I

«Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta», Isabelle-Loyse Gremaud-Production d'Avril, ce soir et samedi à 20 h 30, dimanche à 17 h à L'Arbanel de Treyvaux. Rés. 026 350 11 00.

L'ARBANEL

Une vie de cirque et d'exil

Dès ce soir et pour quatre dates, Isabelle-Loyse Gremaud présente à L'Arbanel de Treyvaux «Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta». Une histoire drôle et tragique, de cirque et d'exil.

■ L'histoire qu'Isabelle-Loyse Gremaud a décidé de porter sur les planches, dès ce soir à L'Arbanel, est largement autobiographique: l'auteure, Aglaja Veteranyi, s'est inspirée de sa propre histoire, racontant sa vie à travers les yeux de l'enfant qu'elle était. La comédienne fribourgeoise est la première à interpréter la version française de ce récit.

La narratrice de *Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta* est arrivée en Suisse à l'âge de cinq ans, avec ses parents, des artistes de cirque fuyant la dictature de Ceausescu. Son père est clown, cinéaste, mégalo et menteur. Sa mère est acrobate: elle se suspend par les cheveux au sommet du chapiteau. Alors, pour rassurer la petite fille et détourner son attention, on lui raconte le conte de «l'enfant qui cuisait dans la polenta».

Née à Bucarest en 1962 dans une famille d'artistes de cirque, Aglaja Veteranyi est apparue dans les numéros de son père alors qu'elle n'avait que trois ans. En 1967, la famille fuit la Roumanie et s'établit à Zurich. Dès 1979, l'adolescente suit une formation de comédienne, avant de se mettre à l'écriture.

Famille hors norme

Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta paraît en allemand en 1999. Le livre raconte l'exil, l'univers du cirque, cette famille hors norme. Et les pensées d'une fille habitée par les peurs. Aglaja Veteranyi s'est donné la mort en février 2002, laissant un deuxième roman inachevé.

C'est ce texte tour à tour drôle et tragique, écrit dans une langue directe, qu'Isabelle-Loyse Gremaud a décidé de présenter, seule en scène. Comme elle l'avait fait pour *Quelque chose en plus*, par exemple, joué il y a huit ans notamment à l'Espace Moncor. La mise en scène est signée Jean-Claude Issenmann, également connu par ses activités de marionnettiste, de scénographe ou encore d'auteur.

EB

Treyvaux, L'Arbanel, jeudi 9, vendredi 10, samedi 11 février, 20 h 30, dimanche 12 février, 17 h. Réservations: Fribourg Tourisme, 026 350 11 00